

Normand de Bellefeuille, Dominique Robert, Véronique Bessens

Jacques Paquin

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2010). Compte rendu de [Normand de Bellefeuille, Dominique Robert, Véronique Bessens]. *Lettres québécoises*, (137), 45–46.



Normand de Bellefeuille, *Mon nom*,
Montréal, Le Noroît, 2009, 88 p., 17,95 \$.

Découvrir son nom

Voici le nouveau De Bellefeuille qui arrive avec ses reprises de vers, l'estampille la plus reconnaissable de ses recueils. De Bellefeuille, cofondateur de la revue *Spirale*, affectionne justement l'écriture circulaire et ce dernier chapitre de son œuvre ne fait pas exception.

Le livre progresse à coups de variations thématiques et rythmiques à partir de noyaux textuels, ici : le nom, la langue, le poème, la femme et, s'il y a un lecteur idéal, chez ce poète, c'est bien elle. Sa poésie est indissociable de la réflexion sur le poème qu'il écrit et les répétitions donnent au lecteur l'impression de lire un texte en train de s'écrire, là, devant lui. On est face à une écriture songée, autoréflexive, mais la voix du poète, ses obsessions incessantes créent un effet de spontanéité qui sauve ses textes de l'abstraction. Mais il y a autre chose. Même au cours de sa période la plus purement formaliste, De Bellefeuille nous offre toujours un scénario autobiographique, suffisamment explicite pour créer une forme de complicité, même factice avec son lecteur. Chacun des poèmes est titré, et pourtant le poète a senti la nécessité de les chapeauter de chapitres numérotés. Cette tendance est de plus en plus frappante chez les poètes récents de conférer à leur publication l'idée d'un « ouvrage » de poésie plus que de simple recueil.



NORMAND DE BELLEFEUILLE

que ça ait mon nom. Le lire, c'est forcément avoir accès à la relation qu'il entretient avec ses œuvres antérieures, mais nul besoin de les connaître pour s'y retrouver. De Bellefeuille imagine les liens qui le rattachent à la poésie comme un combat incessant dont la règle consiste à ne jamais céder de manière innocente

Normand de Bellefeuille / *Mon nom*



Éditions du Noroît

RESSASSER LA MORT

Non seulement De Bellefeuille aime répéter mais il adore aussi se répéter, si l'on en juge des nombreuses références explicites à ses recueils précédents, parfois aussi loin que des publications des années 1970 comme *Les grandes familles* et *Pourvu*

au langage, ni au bonheur, car ce livre « a toujours besoin de montrer son ouvrage » (p. 62). Le poète parle et ne parle pas de lui, il écrit au *je* mais il ne se risque pas à parler en son propre *nom*. Sinon, c'est tout l'espace de l'écriture qui risque d'être saccagé. Il n'y a pas de livre heureux. À certains moments, le lecteur est tenté de se rebiffer devant cette exigence, en particulier quand l'objet du langage est sa mère, sa mère morte. Malgré l'épigraphe « à la mémoire de ma mère », le poète persiste, pour la survie de son art, à écrire en dehors du lien filial pour ne considérer que le pouvoir de suggestion de cette phrase « La chambre de ma mère ». Même droit de réserve devant « Le corps de l'enfant mort » ou « Certaines images de mortes ». Le jeu de miroirs que suggère le titre du recueil entre *nom* et *mon* renvoie plus profondément à ce jeu d'échos entre l'écriture et la mort, inséparables chez ce poète. Rien d'étonnant alors que ces textes inaugurent des « Chroniques de l'effroi ». Avec ce dernier recueil, De Bellefeuille ajoute une autre pierre à une œuvre d'une remarquable cohérence qui ne cesse pas pour autant d'être provocante par certains aspects, dans la mesure où elle repousse toute tentative de lecture « sympathisante » ou d'identification. C'est une autre manière de séduire.



Dominique Robert, *Leçons d'extérieur*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2009, 96 p., 14,95 \$.

Une poésie de chœur

Le huitième recueil de Dominique Robert frappe par son audace. Peut-on apprécier au XXI^e siècle des vers qui nous ramènent, dans leur forme, au théâtre grec ou romain ?

Contrairement à l'habitude des poètes contemporains qui, pour la plupart, évitent les longues phrases et l'abus de l'épithète, les vers sont longs, déliant des rythmes aux multiples articulations syntaxiques qui pourraient même être qualifiés d'enflures dans un autre contexte. Ce texte se présente au lecteur sans vraiment de *je* à moins qu'il mette en scène des personnages, car cette parole est plurielle, elle prend l'allure d'un chœur féminin dont les références culturelles ne font pas de doute sur le type d'inspiration qui a présidé à leur écriture : Phèdre, Cassandre, Sappho, Calliope, Empédocle, etc.

CHOC DES LANGUES

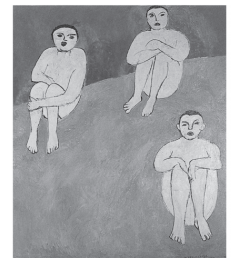
Cela donne au bout du compte une curieuse mixture où le registre élevé de l'incantation est parfois brutalement brisé en plein élan par le couac ! irrévérrencieux du parler populaire. Ainsi s'adresse l'Indignation à Sappho :

L'idéal est-il à blâmer ou est-ce la faute d'une tragédie

Sa consommation ostentatoire

Avec sa compulsion de satisfaction et d'autres lois que les miennes

DOMINIQUE ROBERT
LEÇONS D'EXTÉRIEUR
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Ce sont ses manières de cochonne qu'elle montre aux enfants de son imagination (p. 42.)



DOMINIQUE ROBERT

Poésie oraculaire, presque didactique par moments que ces *Leçons d'extérieur* qui philosophent et dialoguent avec Heinrich Heine, Baudelaire, Artaud, Don Quichotte et le romancier anglais Thomas Hardy. Comme si la poète s'était livrée à un grand brassage des discours, provoquant même un certain chaos afin de défendre ce qui à ses yeux demeure l'essentiel de la poésie: son pouvoir prophétique. Un vers résume parfaitement le dessein du recueil: « Scandaleuse la poésie nous oblige à entrer en conflit avec l'expression » (p. 46). Le projet sur le plan intellectuel, expérimental,

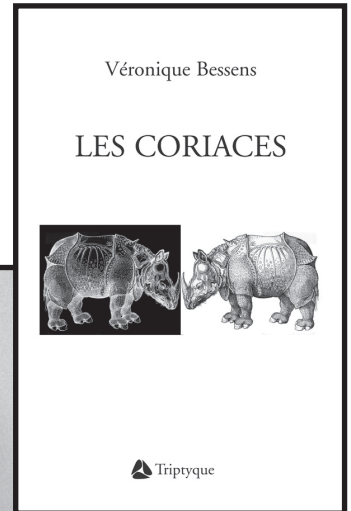
est fort original et exige une certaine témérité. Mais il y a une rançon à payer: un lecteur interdit devant ces vers qui pour la grande majorité d'entre eux restent impénétrables.

ressentit la décharge au moment où elle se rappelait l'odeur d'herbe fraîche du jardin. (p. 49.)

La poète est particulièrement à l'aise dans la prose narrative qui sait croquer une scène réaliste, comme elle peut aussi laisser libre cours aux associa-



VÉRONIQUE BESENS



tions les plus oniriques. L'usage du récit y occupe une bonne place et nous rappelle que l'auteure a publié auparavant un recueil de nouvelles. La route et les tracés, de même que l'image centrale du compas qui provoque des erreurs de parcours, forment la trame continue de la succession des poèmes.



Véronique Bessens, *Les coriaces*, Montréal, Triptyque, 2009, 70 p., 15 \$.

Et si nous étions des rhinocéros ?

Le tout premier recueil de Véronique Bessens confirme les voies nouvelles de l'engagement en poésie. L'écologie fait partie de ces nouvelles tendances et, contrairement aux combats politiques plus traditionnels — le nationalisme, le féminisme —, il fait de nos jours l'unanimité, car comment peut-on en effet être contre la vertu ?

Mais se ranger du côté de la majorité bien-pensante peut représenter une menace pour le poète. On en revient toujours à la même question: comment être engagé dans une cause sans sacrifier le langage? Peut-on être engagé dans le poème tout en défendant une cause? *Les coriaces*, dont la page frontispice est illustrée par une gravure d'Albrecht Dürer représentant un rhinocéros, plaira sans doute aux militants écologistes et aux défenseurs du bien-être animal. Mais il piquera l'intérêt des lecteurs de poèmes, parce que ce livre a su éviter les écueils du militantisme, même si on sent que les textes de Bessens ont été écrits « à la circonstance de sa vie » (je paraphrase Gaston Miron). Voyez ce passage particulièrement réussi où une vache égarée, promise à l'abattoir, est finalement retrouvée:

Il la réveillèrent sanglée, déchargée sur un tapis roulant, au dernier voyage mécanique. Elle n'entendit aucun chant d'insecte quand la chose se fit. Elle

UNE VOIX QUI TIENDRA SES PROMESSES

Mais c'est surtout la confrontation entre les espèces humaine et animale, d'où prolifère un riche bestiaire, qui donne ses assises à ces textes. Le jugement sur notre espèce va de pair avec la nostalgie d'une certaine société, celle pour qui « [l]es cloches ne marquent plus ni cérémonie, ni jour béni mais la sourde rumeur des incroyants convaincus » (p. 60). Tout n'est pas d'une égale qualité pourtant et, malgré la cohérence des matières qu'on peut feuilleter, la voix, quant à elle, se cherche encore. On a l'impression de deux identités, celle du récit et celle du poème en vers, dont la réunion n'est pas encore totalement accomplie. La découpe des vers, très approximative, mériterait aussi des ajustements, en délaissant les trop nombreuses virgules de fin de vers. En somme, rien qui ne se corrige aisément et surtout rien pour gâcher le plaisir, surtout pour un premier recueil.

INFOCAPSULE

Gaspard sait compter

Dans le milieu du livre, on a reçu l'annonce avec beaucoup de curiosité: Gaspard est entré en fonction le 4 novembre 2009. Mais qui est Gaspard, me direz-vous? Tout simplement un logiciel qui permet aux éditeurs de savoir avec précision combien de livres ont été réellement vendus à travers le réseau des librairies. À ceux qui se demandent si cet outil est utile, la réponse est « oui ». Beaucoup d'éditeurs ont eu la mauvaise surprise d'apprendre que les livres qu'ils croyaient vendus ne l'étaient pas alors qu'ils avaient, sur la foi des rapports de leur distributeur, procédé à une nouvelle impression! Avec Gaspard, on pourra savoir si les livres sont en librairie ou entre les mains d'un acheteur, de sorte que l'éditeur pourra prendre une décision éclairée. Le seul hic est que l'éditeur devra payer 0,15 % de son chiffre d'affaires pour avoir droit à ce service. « C'est une facture plutôt salée », a dit Arnaud Foulon des Éditions Hurtubise.